

Le voyage au bout de soi : Michel Vieuchange (*Smara*, 1932)

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz

Résumé

Publié *post mortem*, *Smara* est un texte incomplètement abouti qui interroge le lecteur sur la démarche de Michel Vieuchange parti de Mazagan vers Smara en dépit des interdictions militaires et qui trouvera, au terme de sa course, une ville à demi détruite où il ne restera que trois heures. L'œuvre et le personnage sont si étroitement mêlés qu'ils exercent une fascination encore présente de nos jours et qu'il convient d'interroger. Se dessine tout d'abord, l'influence des récits de voyage sur l'imaginaire d'une jeunesse en manque d'aventure et de l'orientalisme des années vingt. Mais *Smara*, plus qu'une suite de notes est avant tout une œuvre littéraire où se retrouvent diverses influences poétiques et philosophiques. Du voyage comme ouverture sur l'inconnu, Vieuchange ne retient que très peu la découverte de l'Autre et opère une lente descente introspective. L'aventure vers Smara constitue en fait la recherche d'un sens à sa propre vie dans laquelle il se révèle à lui-même. Les souffrances et la confrontation avec le milieu hostile du désert prennent l'aspect tragique du sacrifice de sa vie pour assouvir un fantasme où le voyage s'inscrit comme une fuite vers un ailleurs libérateur.

Citer ce document / Cite this document :

Rey Mimoso-Ruiz Bernadette. Le voyage au bout de soi : Michel Vieuchange (*Smara*, 1932). In: Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire, N°54, 2006. Voyages au Maghreb. pp. 108-118;

doi : <https://doi.org/10.3406/horma.2006.2344>

https://www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_2006_num_54_1_2344

Fichier pdf généré le 05/02/2019

le voyage
au bout
de soi:
michel
vieuchange
(smara, 1932)

bernadette rey
mimoso-ruiz

*Aller! Toujours! Savoir que tout est semblable et vouloir plus loin,
Aller seul, très pensif, se noircir au soleil et crever sous la lune!
Pour l'amant du là-bas, toujours seront les Smaras
endormies au soleil de midi. Et des morts.*

Jean Genet
Lettre à Ibis

L'Orient est à la mode en ce début de xx^e siècle alors que la France consolide ses positions coloniales en Afrique et en Asie. Les récits des voyageurs exaltent des vocations d'explorateurs chez les jeunes garçons et l'exposition coloniale dévoile costumes, décors et visages inconnus jusqu'alors du grand public. L'Orientalisme, s'il ne confond plus tout à fait Asiatique et Arabe, mêle joyeusement la Perse des *Mille et Une Nuits* aux déserts encore inaccessibles dans lesquels Jules Verne inventait une mer nouvelle¹ et que l'on peuplait de Touareg, magnifiques descendants des chevaliers des Croisades²!

L'existence d'une supériorité de l'Occident vis-à-vis d'un «Orient» décadent est à ce moment de l'Histoire une évidence qui entrera pour une grande partie dans le désir de connaître ces pays étranges et étrangers comme la confirmation naturelle de la justification de la colonisation. Cette curiosité qu'analyse Edward Saïd dans *L'Orientalisme* repose principalement sur le souci du Moi:

Rappelons maintenant notre exposé antérieur sur les trois types d'œuvres qui traitent de l'Orient et se fondent sur le fait d'y résider. Les rigoureuses exigences de la science dépouillaient les orientalistes de la sensibilité de l'auteur: de là l'autocensure de Lane et de là aussi le premier type d'œuvres que nous énumérons. Dans les types deux et trois, le «moi» est présent de manière beaucoup plus claire, au service d'une voix dont la tâche est de dispenser un savoir réel (deuxième type) ou un savoir dominant qui médiatise tout ce qui se dit sur l'Orient (troisième type)³.

Le glissement observé de l'intérêt général au récit de soi manifeste la concomitance entre le voyage hors du territoire familial et l'observation des changements et des découvertes de sa personnalité au cours de ce pèlerinage ou de cette épreuve, selon les cas. Après les récits des grands voyageurs tels que René Caillié⁴, Henry Duveyrier⁵ ou Camille Douls⁶, riches d'observations géographiques et ethnologiques, l'espace désertique saharien continue de fasciner une génération située dans un entre-deux historique, trop jeune pour rejoindre les héros de la Grande Guerre, inconsciente de la tourmente des années trente. Dans ce vide historique, la seule aventure possible est la découverte de régions encore

«vierges» de la présence européenne. De fait, pour Michel Vieuchange se rendre dans le désert interdit constitue un exploit qui comblera, lui semble-t-il, le sentiment d'inutilité qui l'habite tandis que les heures passées au-dessus des cartes d'état-major renouvellent une rêverie baudelairienne.

À LA SUITE DES VOYAGEURS DU XIX^e SIÈCLE

Lorsque Michel Vieuchange naît à Nevers⁷ en 1904, la France provinciale ronronne sous le régime apparemment triomphant de la République colonisatrice. Rien ne semble le prédisposer à l'aventure car sa famille qui appartient à la petite bourgeoisie commerçante pour laquelle l'Afrique représente un monde lointain envisage pour ses fils rien de plus que des situations confortables et honnêtes. Une douillette prison.

Michel et Jean, son cadet, sont de tranquilles lycéens rêvassant lors de la messe du dimanche et échafaudant en chœur des vies futures complémentaires. Jean, plus mesuré, se plonge avec sérieux dans des études de médecine. Michel ressemble assez au Frédéric Moreau flaubertien qui rêve de gloire littéraire, se nourrit de lectures exaltantes (Héraclite, Mistral, Bourget, Mauréas) et envie ceux qui découvrent encore des vestiges du passé antique. Le dépaysement qu'il recherche commence avec l'Histoire et se déplacera dans l'espace lors de son premier grand voyage en Grèce où la lumière méditerranéenne éblouit cet enfant du nord. Mais c'est au moment de sa période militaire effectuée à Oujda (1926) qu'il se heurte à l'extranéité et qu'il voit physiquement le désert. Là, il établit une relation amicale avec Benveniste qui lui ouvrira des horizons littéraires nouveaux dont Rimbaud, Nietzsche et Gide.

De retour en France, homme de livres⁸, il se lance dans la lecture des récits de voyage et

constate que dans le Maroc à peine «pacifié», selon l'expression utilisée par les militaires, demeurent encore des zones difficiles d'accès, désignées par les cartographes sous la formule de «zones dissidentes». La rencontre, durant ses vacances en Bretagne, du roman *Vent de sable* de Joseph Kessel⁹ lui révèle l'existence de «la capitale inconnue des Maures, Smara¹⁰, où nul Blanc n'avait encore pénétré, dont l'emplacement était mal défini, et que l'on situait à trois cents kilomètres environ de la côte¹¹».

La région de la Saguiet el Hamra (la rivière rouge) renferme la cité bâtie par Ma el Aïnine¹², celui qui combattit l'invasion française. Espace mythifié par le mystère qui l'entoure, Smara le fascine aussitôt à la fois par les sonorités de son nom que par l'interdit qui s'y attache.

Ville inachevée, démantelée en 1913 par les hommes du colonel Mouret, elle éveille chez le jeune homme en quête d'héroïsme des images fantasmatiques. La disparition, dans l'exode, de son créateur, les combats de son fils El-Hiba tombé avec ses hommes le 28 février 1913 sont autant d'éléments qui attisent la curiosité de Vieuchange. À la fois porté par le récit de Camille Douls qui avait été confronté à Ma el Aïnine¹³, il décide d'inscrire son nom dans la lignée des grands explorateurs. Toutefois, sa démarche n'a pas la dimension altruiste d'une découverte scientifique et demeure égotique, attachée à l'affirmation de sa propre volonté comme fondement d'une vérité. Le sentiment d'être élu pour accomplir de grandes choses l'obsède dans lequel l'influence nietzschéenne n'est pas négligeable.

Plusieurs éléments s'entremêlent dans l'attrance de ces lieux. Tout d'abord, l'esprit de conquête que la récente reddition du Maroc exacerbe; ensuite la nostalgie d'une chevalerie imaginaire où l'image de Charles de Foucault n'est pas étrangère, et surtout la volonté de passer outre les interdits de l'armée française en s'inscrivant ainsi dans une glorieuse désobéissance. À cela s'ajoute le désir d'écrire après avoir vécu des moments

exceptionnels ainsi que le confie ultérieurement Jean : « *Dans l'esprit de mon frère, ces notes ne devaient pas être publiées et n'étaient destinées qu'à étayer ses souvenirs. Le livre qu'il comptait écrire à son retour aurait eu un tout autre visage*¹⁴ ». Tirillé entre la recherche de sensations fortes pour trouver une inspiration et la tentation de s'évader du quotidien, Vieuchange manifeste son mal-être et une forme de désespérance.

UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE

En effet, l'Imaginaire, s'il semble être discipliné, n'est pas éteint pour autant. Certes, les préparatifs de l'expédition s'établissent sur des sources uniquement françaises, en particulier sur les documents consignés par A. G. P. Martin, ancien officier de l'armée d'Afrique que Vieuchange a pu consulter aisément¹⁵. En vérité, il s'agit de la préoccupation d'un écrivain plus que de celle d'un explorateur, bien que les photographies et le relevé cartographique révèlent une exigence et une rigueur scientifiques¹⁶. En dépit des connaissances précises telles que croquis et notes diverses, le texte du voyage de Vieuchange est plus proche des notes préparatoires à une œuvre de littérature qu'à une expédition géographique. La lecture de Rimbaud, ce voyageur de l'impossible, inspire le désir de Vieuchange.

Si *Smara*, demeure inabouti dans sa forme, il ne manque pas pour autant d'intérêt littéraire. Il est, par ailleurs, parsemé d'indications relevant du souci de l'écriture et du regret d'être pressé par le temps :

J'avais trouvé le début du livre et bien entendu n'ayant pas de lumière pour écrire, je ne puis retrouver cette vie de la phrase qui, si on ne prend garde de bien vite l'attraper, s'efface si rapidement. (p. 60)

La composition elle-même en chapitres de longueur équivalente et de nombre impair (sept), marque les diverses étapes de ce voyage débuté le

11 septembre, s'interrompant brutalement le 13 novembre 1930.

L'évolution de l'écriture est manifeste au cours de ces deux mois ; les premières pages consistent en des notes dépourvues de recherche : « *On part. Babouches. Dès le début, j'éprouve beaucoup de difficultés* ». Néanmoins, sous la brièveté percent l'impatience et la fièvre du départ. La douleur, permanente durant tout le périple, qui rendra son récit pathétique, s'y inscrit déjà.

Mais, au fil des jours, la langue se fait plus lyrique, plus analytique et de fréquentes prolepses ou analepses donnent du rythme à un récit qui aurait pu être monotone. Journal d'un livre à venir, le carnet de voyage témoigne de l'écriture d'un autre texte, sans doute celui qui suit son entrée à Smara¹⁷, dans lequel il s'adresse directement à la ville comme s'il s'agissait d'une femme aimée et dont il paraît satisfait :

Moi je rédige. Suis assez content de ce que j'écris. La nuit tout en avançant malgré le froid, les idées une à une germaient, se formaient pour mon plaisir, mon repos. Avec ce que je couchais sur le papier, me sentais plus d'aplomb. Ce n'était plus seulement un inventaire. Je voyais. Je craignais tant que cette brusque vision ne m'eût laissé qu'un chaos, un éblouissement. Bien entendu rien de parfait encore, mais un mouvement, une allure, une expression ici et là que je sens la bonne... J'aime ces ébauches, ces endroits presque parfaits, ces autres dans l'ombre encore. (p. 201)

Au bonheur d'avoir accompli sa mission s'ajoute la plénitude de l'écrivain qui voit son œuvre prendre forme. Ponctué de passages poétiques, les *Carnets* renvoient à l'influence symboliste et rimbaldienne :

Délibérément je n'imiterai pas ton souper de pierres et de bronze. Délibérément n'imposerai pas à mon corps l'absolue abstinence.

Dans l'espoir de cette transfiguration.

Où allais-tu ?

Où vont ceux dont les bras portent des feuilles ?

Que le soleil soit à moi dans la forme que j'ai.

.....
Simple, simple est mon goût.

Ma respiration légère.

*Je ne détacherai pas des autres, avec un autre poids,
une autre essence.*

Je ne poursuivrai pas la Divine Solitude (p. 62).

Des allusions multiples à la culture européenne émaillent le texte et soulignent davantage l'extranéité de Vieuchange parmi les nomades, lui « *Un homme blanc, cheveux blonds* » (p. 54). En convoquant Chateaubriand (p. 54), Homère (p. 58) Montherlant (p. 76, 125), de Foucauld (p. 86), Villon (p. 134), Eschyle (p. 137), Gide (p. 172), Vieuchange s'inscrit dans la lignée des découvreurs de l'Orient et signe aussi la nostalgie qui l'étreint dans les moments de découragement. D'autres renvois parsèment le texte, en particulier ceux de Poussin, de Dürer de Mantegna pour caractériser les visages qui l'entourent : « *Où ai-je vu cette tête: Lhassen. Ce n'est pas dans Dürer. Dans Mantegna?* » (p. 68) et pallier ainsi à l'impossible description de l'Autre qu'il ne parvient pas à cerner et dont la différence l'angoisse sans répit. Loin de ses pairs, Vieuchange se sent victime d'ostracisme :

Hier soir, en étant couché, j'entendais leur bruit de fête: battements de mains accompagnés de modulations très simples que j'aurai voulu noter. Le chikh (sic) recevait cinq ou six familles de Tigilit (M. et Mme) (p. 67).

Il prend la mesure de la difficulté à quitter ses origines. Pourtant, il connaît le bonheur ignoré jusqu'alors de boire pour éteindre une vraie soif. En revanche, il songe tendrement à sa famille et regrette ce qu'il nomme *la civilisation*. Sa rencontre avec l'Autre ne dépasse que très rarement la curiosité intellectuelle comme en témoigne l'ébauche d'un dictionnaire chleuh-français ou encore l'intérêt un peu amusé pour les prières que lui apprennent ses compagnons. Cependant, s'il admire la grandeur de la religion et son caractère dépouillé qu'il oppose « *aux cérémonies* »

catholiques, il ne parvient pas à se détacher des stéréotypes liés en Europe à l'islam :

Je songe à cette situation étrange: conduit dans l'ombre épaisse par un homme à la bouche voilée, un homme que je ne connais pas, dans l'ombre de rues et de maisons que je ne puis voir, dont j'ignore même la forme possible, habitées par une population fanatique (p. 53).

De même, il conserve le regard méprisant et condescendant de ses congénères envers la population noire dont il souligne le ridicule et qu'il désigne sous terme unique de « *négro* ». Plus que de la barrière de la langue dont il est conscient mais qu'il est capable de contourner, ses réticences proviennent de la conviction d'appartenir à une ethnie supérieure. La volonté initiale d'entrer en relation avec l'Autre s'efface très vite devant les difficultés et la certitude d'être le seul véritable civilisé du groupe.

Toutefois sa démarche va au-delà d'un simple défi aux résistances autochtones, au-delà de la transgression des interdits militaires et même plus loin que l'orgueil de se dire le premier Européen à entrer dans Smara, volontairement oublieux des passages militaires antérieurs.

LA VALEUR INITIATIQUE DU VOYAGE QUANT À LA CONNAISSANCE DE SOI

Ce voyage est surtout une aventure humaine. Il aurait pu être une initiation aux mystères de la rencontre avec l'Autre mais, en réalité, il dévoile surtout, en filigrane, les aspects les plus secrets de la personnalité de ce jeune homme mort d'avoir vécu son rêve.

L'attrait de l'exotisme repose sur le désir et s'exprime par le regard : « *Spectacle d'un autre pays que le mien, d'un autre âge* » (p. 20) note Vieuchange aux premiers jours de son expédition. Il exprime aussi le sentiment de franchir un espace de non-retour : « *Smara fini, je le sens, nos jeunessees seront accomplies,*

nous entrerons dans un autre âge» écrit-il le 17 octobre. *A posteriori*, cette phrase prend une tournure prémonitoire et fait écho au compte rendu de la journée du 9 octobre qui marque l'échec de la première tentative pour se rendre à Smara et le retour à Tigilit: «*Je ne sais où se trouve l'ennemi. Ma foi, je fais mon acte de contrition. Je trouve tout simple de finir ici. N'ai pas cette fièvre des trois autres*¹⁸».

La quête de la ville interdite exige une volonté inébranlable : outre les difficultés rencontrées pour mettre en œuvre le voyage et dont il ne fait pas état dans ses carnets, sauf sous la forme de quelques rappels financiers, les épreuves inséparables du schéma initiatique s'accumulent. Tout d'abord la souffrance physique que constituent le manque de nourriture, la soif, l'excès de chaleur le jour, le froid nocturne et les blessures aux pieds qui rendent la marche douloureuse. Pendant ces tourments avaient été évalués par les frères Vieuchange avant le départ et semblaient être inhérents à l'expédition et donc acceptés sans réticence. En dépit du sentiment d'avoir soigneusement préparé ce qu'il nomme «*son raid*», les sources consultées demeurent uniquement françaises et il ne se préoccupe pas des travaux publiés à l'étranger¹⁹. Ces dispositions trop rapides sont insuffisantes pour une bonne évaluation des épreuves qui prendront une importance de plus en plus grande et qui triompheront, puisque le corps épuisé de privations et ravagé par la dysenterie s'effondrera à la fin du voyage.

Si l'hypothèse de laisser sa vie dans l'expédition n'avait pas été envisagée, d'autres obstacles demeurent pour accéder à Smara.

Le premier est de dissimuler sa condition d'Européen pour éviter les représailles et occulter sa présence dans un territoire interdit d'accès aux Français par décision militaire :

C'était comme si je violais un secret, comme si j'écoutais une chose interdite. Et c'est peut-être pour cela que je le savourais tant, y trouvant tant de charme, tant de mystère (p. 30).

Impression quasi puérile de l'enfant qui se cache pour surprendre les adultes, mêlée de la jouissance de devenir différent dans un contexte dangereux qui justifie le travestissement. Comme d'autres l'ont fait avant lui, Vieuchange est obligé de dissimuler sa nature européenne, de noircir avec du permanganate ses chevilles trop blanches pour un nomade et même de se travestir en femme pour franchir des passages délicats. Or l'exigence inévitable pour intégrer la caravane pourrait être un obstacle moral ou psychologique, mais Vieuchange n'en fait mention que dans le titre de son premier chapitre («*Sous le déguisement féminin*») et n'y accorde qu'une importance relative sauf pour mentionner la lourdeur de l'équipement et le mépris dans lequel le tiennent ses compagnons :

Sous ma tunique blanche, une noire. Dès que mon pied dépasse, Larbi tire d'un coup sec et un peu brutal sur une partie de mon vêtement, pour les cacher. Il me couvre un peu exagérément, je trouve: haïk bleu puis épais haïk blanc. J'étouffe d'autant plus que mon voile vient jusque sous les yeux, par-dessus le nez. Je le trouve bien sévère (p. 6).

Pour Vieuchange, ce travestissement est une étape obligée à l'identique de ce que cela fut pour Douls ou encore pour Isabelle Eberhardt²⁰ vêtue en homme. Toutefois, il constitue aussi une première étape de la dégradation dans laquelle il semble se complaire tout au long de son voyage. Conscient du danger, averti de la menace qui pèse sur un Français dans cette région, il manifeste toujours la volonté obstinée de réussir mais de la transgression naît la culpabilité qui ne trouve un repos que dans l'humiliation. L'autre épreuve qui en découle consiste à abandonner sa dignité et à dépendre des hommes du désert qu'il rémunère mais dont il n'est pas certain de la fidélité.

Il y a du masochisme chez Vieuchange, lui-même l'ignorait sans doute, qui transparait dans ses relations avec son guide, El Mahboul, dont il

note les attitudes persécutrices. Il lui reproche de s'octroyer la meilleure monture, il « *se pavane sur son chameau* » (p. 41) alors que lui-même va à pied. Il se plaint de le voir négliger l'essentiel: « *Enfin le Mahboul qui m'a chipé du chocolat, a trouvé sans doute que cela donne soif et il vient me tendre un petit pot que je me mets tout entier dans l'estomac* » (p. 45). Il l'accuse aussi de mettre un malin plaisir à refuser de le soulager: « *Je réclame au Mahboul ma pharmacie pour me panser. « Oualou », me dit-il, demain* » (p. 85). Mais à côté de ces malveillances, El Mahboul sait capter son intérêt et le fascine tout comme ses autres compagnons de voyage envers lesquels il est partagé entre mépris de l'Européen pour l'indigène et soumission face à ces connaisseurs du désert dont sa vie dépend. Des remarques profondément racistes émergent de ses notes. Ainsi le portrait esquissé du « *chikh Reguibat [qui] marche en avant. J'admire ses fortes jambes où le muscle ne se voit pas, la cheville fine malgré tout. Il s'en va à pas pressés, le fusil jeté sur l'épaule, tenu par le canon, le buste droit, ses vastes vêtements blancs et bleus, aux pieds ses sandales taillées dans la peau de chameau. Ce bougre d'homme, de taille moyenne, respire le sauvage, l'animal fait pour couvrir 150 kilomètres en vingt-quatre heures* » (p. 170-171).

Paradoxalement, l'humiliation ira jusqu'à la sujétion consentie: « *Je vais même jusqu'à me déranger quand il me demande un objet, travail de femme ou de serviteur pour un Arabe* » (p. 67) et, plus encore dans le consentement à ne plus être qu'un ballot jeté dans le couffin porté par le chameau. Ce sera le dernier renoncement à sa dignité.

Il s'en explique sans pudeur:

Mais pour continuer notre marche, les chikhs me demandent si j'accepte d'être placé dans un couffin, comme du sucre. J'accepte pour peu de temps (p. 167).

Et il se retrouve « *replié comme un fœtus* » dans un panier de palme ballotté au rythme de la marche de l'animal. Cet inconfort sera la dernière épreuve avant l'arrivée à Smara qui semblerait

constituer une épiphanie et que le hasard place le 1er novembre, sous le signe de la mort. La sourde culpabilité d'avoir échappé au massacre de la Grande Guerre induit une attitude dans laquelle la recherche de la mort comme unique issue possible fait de Vieuchange un précurseur de Camus pour qui le suicide est « *le seul problème philosophique vraiment sérieux*²¹ ».

Parvenu au but, il constate que l'entrée dans la ville n'a rien de triomphal. La menace de l'arrivée imminente de tribus hostiles oblige Vieuchange à opérer un relevé précipité et à prendre clandestinement quelques clichés. Mais la limite est atteinte et le voyage arrive à son terme. Le pèlerinage qui relève plus du fétichisme que du religieux s'achève par une offrande avant de quitter Smara²²:

Au centre d'une cour carrée, bordée de bâtiments une grosse tour ronde, bien conservée. [...] Dans un angle, j'approfondis un peu une excavation et là, dans un flacon d'alcool de menthe je place l'inscription:

MON FRÈRE JEAN VIEUCHANGE ET MOI-MÊME MICHEL VIEUCHANGE FRANÇAIS AVONS EN COMMUN FAIT LA RECONNAISSANCE DE SMARA [...]

à laquelle je joins nos deux cartes (p. 191).

Cependant, le sacrifice de Vieuchange se rattache pour certains à une dimension religieuse; parmi eux, Paul Claudel écrit dans la préface de Smara: « *La pauvreté n'a jamais cessé d'avoir des amants ardents et fidèles, depuis que Notre-Seigneur, avant de mourir sur la croix, l'a léguée à son disciple préféré afin qu'il la reçût avec révérence in suâ*²³ ». Le récit du voyage de Vieuchange a été aussi victime d'un amalgame avec Charles de Foucauld dont les écrits²⁴ et la conversion exemplaire demeuraient indissociables de l'imagerie française du désert. Par ses souffrances et sa mort en pleine jeunesse, Michel Vieuchange est rangé parmi les martyrs de la France. La portée patriotique est soulignée à plusieurs reprises dans le texte par l'auteur lui-même et les repères temporels qu'il choisit

appartiennent au calendrier liturgique chrétien. Il note ainsi que le départ pour Smara est fixé le 4 octobre, jour où la communauté catholique célèbre le pauvre parmi les pauvres :

Je me mettrai en route, le jour de la fête de saint François d'Assise. Cela me fait souvenir de l'autre²⁵. Comme lui, je dirai Smara, ville de nos illusions (p.80).

De même, il consigne que son entrée dans la ville coïncide avec une célébration religieuse : « *Aujourd'hui Toussaint. Demain, les morts, maman, Jean, Jeannie, ma tante, etc. doivent se demander si c'est ma fête* » (p. 186).

Vieuchange y est sensible et insiste sur la révélation du désert qu'il oppose à la vanité des hommes dans les cités :

À Paris, la grandeur des hommes cache sa grandeur [le ciel]. On comprend de Foucauld cherchant à tout prix un Dieu, Mahomet ou Jésus (p. 86).

Une dimension christique pouvait lui être accordée, à lui qui avait souffert dans sa chair et avait donné sa vie pour son idéal. Ce sera la vision de Claudel, puis de François Mauriac. Dans le contexte des années trente, cela n'est guère surprenant, d'autant que les communistes tentaient eux aussi de récupérer ce héros des temps modernes qui mettait l'action au centre de sa vie. Le caractère du pionnier avait également bien de quoi les séduire.

Mais plus clairvoyant peut-être est l'auteur lui-même qui, mort à la fleur de l'âge, rejoint les héros antiques dont il vénérât l'exemple et qui, comme eux, devient victime de l'hybris dont il pressentait la force alors qu'il évoquait les paroles d'Eschyle²⁶ :

Deux phrases qui me reviennent pour me faire frémir – celles d'Eschyle, je crois : « Ne désire pas avec trop de force une chose, les dieux jaloux te l'interdiraient. » Et celle-ci, comme je la désire ! Malgré les dieux, c'est la seule réponse ! (p. 137).

Si le sentiment d'une fatalité pesant sur cette expédition qu'il juge surhumaine confère de la

sorte à Vieuchange une ampleur prométhéenne, le tragique de sa destinée lui octroie la dimension d'un romantisme moderne où « *la révolte quitte peu à peu le monde du paraître, pour celui du faire où elle va s'engager toute entière²⁷* ».

En effet, l'observation d'éléments autobiographiques, en particulier l'influence de Franticek Laitcher permet d'affirmer son émancipation à l'égard des conventions bourgeoises. Ce jeune étudiant tchèque rencontré à Paris lui ouvrit les portes d'une littérature nouvelle en lui révélant Gide et les *Nourritures terrestres*, ou encore Proust. La rupture avec le catholicisme convenu est consommée. À l'ego du *Culte du moi* de Barrès succède la libération nietzschéenne de l'être, la silencieuse pensée que « *Dieu est mort* » sans que cela apparaisse autrement que sous la forme d'une révolte.

LE DOUBLE

Au-delà du récit de voyage, d'autres composantes se dessinent et laissent deviner divers aspects dont l'auteur ne semble pas conscient et que son texte révèle.

La communion fusionnelle qu'il entretient avec son frère Jean induit un attachement narcissique à cet *alter ego*, seul interlocuteur apte à le comprendre. Plus qu'au récit de la découverte éphémère de Smara, puisque Vieuchange ne pourra y rester que trois heures à peine, nous sommes mis en présence d'un étrange phénomène de couple entre les deux frères, une figure caractéristique du double.

Réelle et fantasmée, la relation de Jean²⁸ et Michel, occupe déjà dans l'imaginaire de ce dernier une place capitale dès ses premiers élans littéraires. Antoine de Meaux rapporte dans son ouvrage, dans lequel on peut regretter l'absence de références précises capables de donner les sources de ses informations, un passage du

roman rédigé par Vieuchange Marche qu'il comptait achever à son retour du Maroc où deux frères jumeaux, Marc et Jean²⁹, sont mis en scène :

Certains soirs après minuit, pendant que j'enlève mes vêtements debout à côté de nos lits, et que j'observe Jean en train de dormir, si son visage est pâle, j'ai peur qu'il ne soit malade [...] je me penche sur son lit pour l'embrasser doucement. [...].

Marc dit aussi :

« Mon Jean, pourquoi cette cendre qui tombe sur ton visage ? Nous voilà comme deux branches jumelles qu'un même fer éloignait. Nous vivons étroitement [...]. Mon frère chéri, que nous soyons une même âme³⁰ ».

La gémellité n'est pas un caprice de la nature mais une décision volontaire, née de l'influence exercée par Michel sur son cadet dès l'enfance au point que, parvenu à l'âge adulte, il choisisse pour lui la carrière médicale. Cette attitude révèle la forte personnalité de Michel, son besoin d'autorité mais également son désir de transformer son frère en complément de lui-même.

De fait, en écho à l'ébauche fictionnelle de *Marcher*, les *Carnets* se placent sous le signe de la fraternité et le « nous » se substitue très souvent au « je ». Les liens qui unissent les deux garçons sont si forts qu'ils ont envisagé, dans un premier temps, de partir ensemble. Seule la prudence les conduit à se séparer ainsi que Jean s'en explique dans l'introduction :

Après avoir rejeté l'avion, qui ne nous eût point donné la possession de ce sol comme nous l'entendions, nous pensons un instant à nous dissimuler dans une forte caravane avec un interprète, un navigateur, un opérateur de cinéma dont nous louerions les services, Michel étant le chef responsable de l'expédition tandis que m'incomberait le service médical.

Mais ce départ en groupe attirerait l'attention des autorités françaises qui l'interdiraient, et il allait de soi que les dissidents éventraient facilement la présence de cinq Européens dans une caravane. Nous pensons donc à réaliser notre projet d'autre façon : Michel partira soit seul, soit avec moi³¹.

Demeuré à Mazagan pour des raisons à la fois d'économie et de sécurité, Jean le médecin est chargé de veiller à la bonne marche de l'entreprise et d'apporter les secours qui pourraient être nécessaires. En dépit de son absence, il appartient pleinement au voyage de Michel, ombre de lui-même, autre lui-même³². Le destin unique que s'étaient forgés les deux frères, selon la loi du double, ne sera pas réalisé. La mort de l'un permettra à l'autre de s'accomplir. Jean consacra les années qui suivirent la mort de son aîné à l'œuvre de Michel et orientera sa carrière médicale dans des recherches sur la virologie³³, touché sans doute par la souffrance de n'avoir pu sauver son frère et se sentant coupable d'être resté en vie.

Dans les *Carnets*, le lecteur se trouve placé en position de confident, en *alter ego* de Jean le frère bien-aimé qui est de plus en plus fréquemment interpellé au fur et à mesure que se déroule le voyage et que la douleur et les *impedimenta* s'accumulent. La démarche s'éloigne encore davantage du récit de voyage pour se faire journal intime, une lettre à cet autre soi-même. En effet, Jean, lui aussi, a prolongé la forme confidentielle en introduisant dans le texte publié des extraits des lettres que son frère lui avait adressées. Il s'en explique dans les appendices et justifie leur présence par la volonté de donner un meilleur éclairage sur les événements racontés.

Le voyage se révèle aussi expérience de la solitude ou comment vivre sans son double. Absent physiquement, Jean est d'autant plus présent par la pensée et acquiert dans le texte une épaisseur obsessionnelle.

C'est sans doute là l'échec de l'initiation reçue au cours du périple. Cependant Vieuchange a réalisé son projet, il a appris à faire taire le corps qui souffre jusqu'à la transformation physique. La confrontation de deux photographies est impressionnante : du jeune homme de Nevers impeccablement vêtu et coiffé tel qu'il apparaît avant son

départ il ne reste plus, à Tigilit, qu'un visage ravagé par la maladie et une silhouette étique drapée dans des haillons.

Ces deux portraits qui témoignent de la métamorphose de Michel ont alimenté la légende poétique du voyageur « *aux semelles de vent* ». Instigateur lui-même de l'aura dont il va être entouré dans les années à venir, Vieuchange raconte au retour de Smara un rêve étrange où il pénètre dans la ville en compagnie de Caillié :

Tout l'air remua et fut rempli de cette vie bizarre et nous ne nous voyions plus comme nous étions.

Et ce qui fut plus étonnant encore pour moi, c'est qu'éclatèrent à ce moment les mots les plus obscurs de Rimbaud et je les comprenais. Et Caillié était Rimbaud. Ces mots éclataient avec tant de force que si j'avais eu mon carnet sous la main, j'aurais pu les inscrire, m'étant réveillé peu après, et tout cela encore présent dans ma tête (p. 234-235).

Dans la fusion entre l'explorateur et le poète, Vieuchange exprime ainsi l'inspiration visionnaire qui symbolise l'essence même de son voyage : écrire en marchant dans une mimésis de Rimbaud griffonnant « *dans la civière, à toute allure jusqu'à la mort l'Itinéraire de Harar à Warambot, en une bouleversante illumination noire*³⁴ ».

CONCLUSION

Smara ou les *Carnets de route* demeurent comme le long enfantement d'une œuvre littéraire composite, métissée dans laquelle les procédés d'insertion photographiques inscrivent la modernité et annoncent l'œuvre fragmentée mais où se mêlent confidences intimes, descriptions hâtives et poésie. Certes, le projet semble égotique et la généreuse reconnaissance de l'altérité absente dans l'ensemble du récit.

Pourtant, demeure le voyage au bout de soi, aux limites extrêmes qui séparent la vie de la mort et cela en justifie sans doute la lecture. En

livrant les étapes de son périple, Vieuchange analyse aussi les failles et les zones obscures de lui-même, confirme la puissance de sa volonté au prix de sa dignité d'homme. Ce voyage initié dans une perspective exotique se révèle celui du défi, d'un culte de l'absurde qui ne dit pas encore son nom. Mais la descente lente et certaine vers une mort consentie apparaît en filigrane de chacune des humiliations, de chacune des plaies et des souffrances jusqu'aux eaux saumâtres bues avec une avidité presque morbide.

Pour tout cela, Vieuchange demeure l'illustration même de l'acte gratuit, l'étincelante trajectoire de la conquête de l'inutile et rejoint dans l'imaginaire la lignée des grands Illuminés dont Rimbaud a su donner la vertigineuse illustration poétique. La fascination qui en découle n'a pas échappé à Paul Bowles qui confie avoir été un lecteur ébloui ni à Jean Genet, lui aussi fasciné par l'expédition aventureuse de Vieuchange. Dans une lettre à une jeune journaliste prénommée Ibis³⁵, il écrit deux ans après la parution de *Smara* :

Mon intention d'abord fut de vous prier de parler du voyage de Michel Vieuchange à Smara. [...] S'accomplir, voilà ! Devenir soi dans son œuvre. Michel Vieuchange n'est plus à présent qu'un voyage à Smara. [...] Michel Vieuchange n'a pas voulu fuir, mais aller. Aller là pour savoir, peut-être assouvir une espérance. Mais sa randonnée est une œuvre d'art et l'art n'est pas une fuite.

Plus près de nous, J. M. G. Le Clézio fait référence à l'odyssée de ce jeune homme si proche de ses personnages qui demeure, pour lui, l'éternel adolescent épris d'absolu jusqu'à en mourir. Homme d'idéal, en écrivant *Désert* et *Gens de nuages*, il place ses pas dans ceux de Douls et de Vieuchange après avoir rêvé la lente marche des Hommes Bleus, ces fidèles guerriers compagnons de Ma el Ainine. La poésie du texte, la passion du désert lui font oublier que ces carnets sont sournoisement colonialistes et qu'ils représentent

aussi le danger d'impulser d'autres voyages moins respectueux que les siens.

Œuvre inachevée et touchante, *Smara* demeure inscrit dans l'Imaginaire comme un chant de désir et de liberté: l'essence même du voyage.

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz

Notes

1. Jules Verne, *L'invasion de la mer*, Paris, Hetzel, 1904.
2. Cf. Hélène Claudot-Hawad, *Les Touareg. Apprivoiser le désert*, Gallimard coll. Découverte, 2002.
3. Edward Saïd, *Orientalismo*, édition espagnole préfacée par Juan Goytisolo, Barcelone, Debolsillo, 2004, p. 232.
4. René Caillié, *Voyage à Tombouctou*, 1830.
5. Henry Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, in *Exploration du Sahara*, Paris, éd. Challamel, 1864.
6. Camille Douls, *Cinq mois chez les Maures*, in *Le Tour du Monde*, 1888.
7. Antoine de Meaux, *L'Ultime désert. Vie et mort de Michel Vieuchange*, Paris, Phébus, coll. D'ailleurs, 2004. Cette biographie retrace le parcours de Michel Vieuchange à partir de documents du fonds Vieuchange à Nevers et d'entretiens avec des familiers du voyageur, notamment son frère Jean.
8. Jean Vieuchange rapporte: «Il compose un roman qu'il eût intitulé *Marcher ou Le fils du Soleil, dans lequel il voulait dresser un héros en quête de sa vérité [...]*» In Introduction, *Smara. Carnets de route de Michel Vieuchange*, publiés par Jean Vieuchange, préface de Paul Claudel, Plon, édition de 1932. C'est à celle-ci que nous nous référerons. Les éditions Phébus ont repris la préface et le texte dans la collection Libretto (1990, 2004), augmentés d'une préface de l'éditeur mais amputés de l'introduction de Jean et d'une partie des appendices.
9. Le roman parut en 1929 et évoque outre la fraternité des pionniers de l'aviation, divers pays survolés par la ligne Paris-Dakar inaugurée par l'Aéropostale en 1925. La phrase citée par A. de Meaux (p. 101) se trouve à la page 131. L'allusion à la ville est réitérée à deux reprises; la première se place dans la bouche de Serre qui a interrogé en vain les Maures: «J'ai parfois entendu les Maures prononcer le nom de *Smara*, remarqua Serre, mais ils n'ont jamais voulu me donner le moindre détail sur sa position. Le secret est bien gardé» (p. 132), la seconde est placée dans la bouche du narrateur: «Sans doute, je n'avais pas échappé à l'influence du soleil dangereux, mais songeant à la vitesse merveilleuse de mon voyage et à tout ce que j'avais vu pourtant de divers, de sauvage, de douloureux et de magnifique, songeant [...] qu'il y avait dans le Rio de Oro, une ville dont on ne connaissait que le beau nom secret, *Smara*, que je mourrais, dussè-je sillonner le globe le restant de mes jours, sans la voir elle, et tant d'autres lieux [...] je ne pouvais avoir que pitié et mépris pour ceux qui ne disent pas chaque jour: – La terre est trop vaste» (p. 177). La formulation de cette dernière mention explique que le jeune Vieuchange y ait vu un défi à relever, lui qui se désolait du peu de découvertes encore possibles.
10. Es-Smara, la joncheraie. Il faut y voir un rappel de la ville irakienne de Samara.
11. *Smara* n'est pas une «capitale» puisque le Chaykh Ma' al-Aynin n'y a résidé que très peu de temps. Ce n'est même pas une «cité» puisqu'on n'y trouve, à l'époque, qu'une mosquée

entourée de quelques maisons. De plus, il n'y a pas de population permanente. Enfin l'emplacement en est parfaitement connu puisque l'armée française avait lancé une expédition, la colonne Mouret, qui a atteint ce lieu peu avant la guerre de 14-18 (ndlr).

12. Ma el Ainine, de son nom Moulay Ahmed ben Mohammed El-Fadhel, résista à l'occupation française. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de théologie, théogonie et de soufisme. Après les meurtres du Gouverneur Coppolani (Tangant, 1904) et du médecin Mauchamp (Marrakech en 1905) qui lui furent imputés, il devint la cible principale de l'armée. Il mourut en octobre 1910 à Tiznit.

13. Cf. Camille Douls, *op. cit.*, p. 202-204.

14. *Smara*, Appendices, p. 253.

15. A. G. P. Martin, *Quatre siècles d'histoire marocaine. Au Sahara de 1504 à 1902 au Maroc de 1894 à 1912*, Librairie Félix Alcan, Paris, 1923. Les éditions La Porte ont publié à nouveau cet ouvrage, Rabat, 1998.

16. L'édition de 1932 comporte les clichés pris par Vieuchange qui présentaient un intérêt particulier. Se trouve également la carte des itinéraires levés par Michel Vieuchange du 10 septembre au 18 novembre 1930, assemblés par Jean Vieuchange et mis au point par A. Meunier sous le libellé «*Le sud marocain et le Sahara occidental*». Ces éléments ne sont pas repris dans l'édition Phébus.

17. C'est-à-dire des pages 194 à 196.

18. *Smara*, p. 105. Les trois autres évoqués désignent ses compagnons de voyage: El Mahboul, le chikh Aït lagût et le chikh Regibi. À noter que Camille Douls fut prisonnier de la confédération des Reguibat.

19. «*Le temps où j'allais à l'Aéropostale, rue de Berry. Les séances à la Société de Géographie, à la Nationale. Les matinées rue Cassette à l'Afrique française. Les visites à Jean Brunhes, Martineau, Augustin Bernard. Les à-côtés: l'appareil – Gaumont –. Les derniers achats*» *Smara*, p. 140.

20. Edmonde Charles-Roux, *Biographie d'Isabelle Eberhardt, Un désir d'Orient* (tome I) *Nomade j'étais*, (tome II) Paris, Grasset, 1989 et 1995.

21. Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, [1943], Gallimard, Folio essais, p. 17.

22. Le témoignage est placé dans le texte imprimé entre crochets par les soins de Jean Vieuchange qui s'en explique en appendice: «*Je me suis simplement attaché à faciliter la lecture de ce carnet de route, en respectant le plus possible la rédaction originale*» (p. 252). Les ajouts sont signalés entre crochets lors de la publication. Jean a eu connaissance du texte laissé à *Smara* par une lettre de Michel.

23. *Ibid.*, Préface de Paul Claudel, p. III. Jean Vieuchange insiste sur la mort chrétienne de son frère et rapporte ses propos tenus la deuxième nuit après son retour à Agadir: «*Dans sa bouche, comme de telles paroles sont neuves. J'entends qu'il faut abandonner le plan sur lequel nous avons vécu jusqu'ici. Avec simplicité, il donne son adhésion totale au catholicisme – comme Claudel*, me dit-il. Et il fait venir l'aumônier» (p. 252).

24. Charles de Foucauld, avant sa conversion, effectua en 1883-1884 un séjour au Maroc et publia *Reconnaissance au Maroc en 1888* (Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales). Sa dernière œuvre achevée trois jours avant sa mort est un recueil de *Poésies touarègues* (parution en 1925, 1930) qui a été réédité en 1997 chez Albin Michel sous le titre de *Chants touaregs*. Dominique Casajus responsable de cette édition a apporté quelques modifications par rapport à l'édition originale. Il s'en explique dans l'introduction. Pour

mémoire, Charles de Foucauld « est l'auteur d'un Dictionnaire touareg-français (dialecte de l'Ahaggar) publié par André Basset, Imprimerie Nationale, 1951-1952, 4 tomes ».

25. Michel Vieuchange évoque Franticek Laitcher.

26. De nombreux renvois à la culture hellénique se rencontrent dans les *Carnets*.

27. Albert Camus, *L'Homme révolté*, [1951], Gallimard, folio essais, 1985, p. 78.

28. Michel était l'aîné de dix-huit mois.

29. Il faut noter ici l'absence de distance prise avec le réel.

30. Citation in Antoine de Meaux, *op. cit.*, p. 66.

31. *Smara*, p. XVII.

32. « Cette chose nous l'avons voulue. Nous l'accomplissons. Nous marchons vers le but armés. Et tous ces jours d'attente, de tout ce qui fermenta en nous depuis notre naissance » *Smara*, éd. cit., p. 121.

33. Cf. Antoine de Meaux qui a rencontré Jean Vieuchange en 2000.

34. Alain Borer, *Rimbaud. L'heure de la fuite*, Gallimard, coll. Découvertes, p. 78.

35. Lettre publiée dans le *Figaro* du 25 août 2005 à la suite d'un article de Sébastien Fumaroli.

Auteur: Bernadette Rey-Mimoso-Ruiz

(bernadette.reymr@wanadoo.fr)

Enseigne la Littérature Comparée à la Faculté Libre des Lettres de Toulouse (ICT, LLA, EA 803)

Auteur d'une thèse en Littérature Comparée: « Le Mythe du « Merveilleux Barbare » (Pasolini, Kubrick, Burgess, Lounguine, Le Clézio, Quignard » Paris IV, 1996) publiée sous le titre de *Barbares sans cause, avec raison*, préface de Pierre Brunel, EUS, 2004.

HDR « Rémanence et variations de la figure du Barbare en Littérature et au Cinéma », dir. Jeanne-Marie Clerc, Montpellier III, 2004.

Responsable scientifique d'un colloque international sur J. M. G. Le Clézio « Ailleurs et origines: parcours poétiques », ICT, décembre 2004.

Membre de: LLA TIM/Altérités EA 803, SFLGC. CICLIM.

Réalisatrice de trois courts métrages: *Pier Paolo Pasolini, les Cendres du Lido*, 1995; *Procès-verbal d'Oran*,

lecture libre du roman de Le Clézio, 2004, et *Entre terre et mer: l'écriture, lieux lecléziens (L'île Plate et Eurêka)*, 2004.

Domaines de recherche: altérité/identité, barbarie, francophonie, mythes méditerranéens, relations littérature/cinéma.

Résumé: Publié *post mortem*, *Smara* est un texte incomplètement abouti qui interroge le lecteur sur la démarche de Michel Vieuchange parti de Mazagan vers Smara en dépit des interdictions militaires et qui trouvera, au terme de sa course, une ville à demi détruite où il ne restera que trois heures. L'œuvre et le personnage sont si étroitement mêlés qu'ils exercent une fascination encore présente de nos jours et qu'il convient d'interroger.

Se dessine tout d'abord, l'influence des récits de voyage sur l'imaginaire d'une jeunesse en manque d'aventure et de l'orientalisme des années vingt. Mais *Smara*, plus qu'une suite de notes est avant tout une œuvre littéraire où se retrouvent diverses influences poétiques et philosophiques.

Du voyage comme ouverture sur l'inconnu, Vieuchange ne retient que très peu la découverte de l'Autre et opère une lente descente introspective. L'aventure vers Smara constitue en fait la recherche d'un sens à sa propre vie dans laquelle il se révèle à lui-même.

Les souffrances et la confrontation avec le milieu hostile du désert prennent l'aspect tragique du sacrifice de sa vie pour assouvir un fantasme où le voyage s'inscrit comme une fuite vers un ailleurs libérateur.

Mots clés: désert, exotisme, littérature, quête identitaire, révolte, souffrance, voyage.